



# Le mal, tours, détours

**Eiríkur Örn Norddahl.**

Un grand écrivain jaillit dans ce roman de politique et d'amour

**OLIVIER MONY**

Sacrifions à ce qui devrait être le péché mignon de tout lecteur (fût-il journaliste littéraire en période de rentrée du même nom...): l'enthousiasme. L'exaltation, même, face à ce qui apparaît comme l'une des plus essentielles découvertes de ces dernières années en matière de littérature étrangère, qui n'a de comptes à rendre qu'aux grands maîtres (en premier lieu, l'insurpassable Roberto Bolaño) et pourtant ne ressemble à rien de ce que l'on a pu lire jusqu'ici, un sublime roman d'amour, de politique et de solitude, un roman pour dire l'« ici et maintenant » de notre monde par les armes seules de la littérature, « *Illska* », de l'Islandais Eiríkur Örn Norddahl.

On ne contient pas un fleuve en crue, pas plus qu'on ne résume un livre comme celui-là, réflexion sur les aléas du mal en société libérale avancée. Disons, mais c'est bien peu, que c'est l'histoire d'Omar qui rencontre Agnes dans le Reykjavik d'aujourd'hui. Lui, glande entre livraisons de pizzas et études plutôt fuligineuses; elle, prépare une thèse sur les populistes en Europe, qu'elle réorientera bientôt sur l'extrême droite

**« Aucun art poétique ne saurait se passer de la chair des personnages »**

contemporaine. Cette jeune femme d'origine lituanienne est obsédée par la Seconde Guerre mondiale et la Shoah depuis ce jour de 1941 où, dans la petite ville de Jurbarkas, toute la population juive a été massacrée et l'un de ses arrière-grands-pères tué par l'autre...



Eiríkur Örn Norddahl à Paris, le 25 juin dernier. PHOTO PHILIPPE MATSAS

Pourtant, Agnes tombera sous le « charme » d'Arnor, un des chefs de file des groupuscules néonazis de Reykjavik, brillant, amateur de paradoxes et de rhétorique, avec lequel elle trompera Omar. Il y aura dès lors, dans ce ménage à trois, beaucoup de départs, beaucoup de solitude. Un enfant, aussi...

**Chaos magnifique**

Et tout au long de ces années et de 600 pages traversées comme en un éclair de beauté et d'angoisse, Omar va s'enfuir à travers l'Europe, jusqu'à Oradour-sur-Glane, attraper la grippe porcine, prendre de plein fouet les effets de la crise économique, se promener en permanence avec un étui pénien sur lui, mettre le feu à son appartement, réfléchir à l'insularité de l'Islande, au destin des juifs morts de Lituanie et d'ailleurs. Omar, comme chacun des héros de cette sombre histoire, va atrocement souffrir et ne regrettera pas une once,

pas une minute de cette souffrance. Omar et les autres vont vivre, ce n'est pas donné à tout le monde.

Rien n'est pire que la littérature de démonstration, si ce n'est, à part égale, la cuistrerie de l'écrivain qui ne laisse jamais ignorer à son lecteur qu'il en est un. Rien de tout cela ici. Norddahl échappe à ce double écueil par un sens unique du rythme et des ruptures de ton (favorisé par une traduction impeccable, dont on devine qu'elle n'omet rien de ces tours et détours), sans jamais perdre de vue qu'aucune déclaration d'intention, aucun art poétique ne saurait se passer de la chair des personnages. C'est un illusionniste postmoderne qui ne croit plus en rien à part dans les pouvoirs chamaniques et renouvelés de la fiction. Il donne du sens à un chaos magnifique. Il se murmure que le jury du prix Médicis aurait pour ce livre-là, ce chef-d'œuvre, toutes les indulgences. S'il reste quelques lecteurs parmi eux, l'affaire est faite.

**À LIRE**



★★★★  
**« Illska »**, d'Eiríkur Örn Norddahl, traduit de l'islandais par Éric Boury, éd. Métailié, 597 p., 24 €